

Portrait de l'industrie du livre

André Vanasse

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

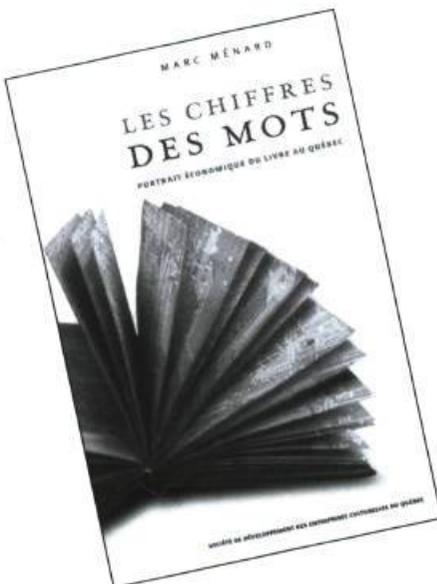
Citer ce document

Vanasse, A. (2001). Portrait de l'industrie du livre. *Lettres québécoises*, (103), 5-6.



Portrait de l'industrie du livre

Enfin, un portrait complet du réseau du livre. Il y avait des décennies qu'on attendait une synthèse de ce genre. Et on ne sera pas déçu !



La parution des *Chiffres des mots*¹ de Marc Ménard est un événement de taille. Les rapports qui englobent d'un seul regard toute la « filière » du livre sont si rares et souvent si incomplets qu'on ne peut qu'applaudir à une initiative qui traite à la fois de l'éditeur, du distributeur, du libraire et, dans une moindre mesure, de l'auteur. Comme le dit Marc Ménard,

il est fort difficile de se retrouver dans cet ensemble d'affirmations et de perceptions, tant le livre souffre — à l'instar de la plupart des industries culturelles — d'un déficit chronique de données publiques fiables et complètes. (p. 18)

Disons d'emblée que M. Ménard se tire fort bien d'affaire. Le tableau est complet, clair et tout à fait instructif. Bien sûr, l'auteur a dû se prêter à certaines suppositions faute de données vérifiées, mais, à vue d'œil et compte tenu de ce qu'on peut glaner ici et là, je n'ai pas vu de distorsions qui m'auraient rendu suspect l'ensemble des données établi par Marc Ménard. Au contraire, l'analyse me paraît menée de main de maître.

La distribution

Il faut surtout applaudir au portrait que trace l'auteur du secteur de la distribution, secteur qui, jusqu'à ce jour, n'a jamais fait l'objet d'une analyse poussée. Pour pallier cette carence, la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) a décidé de mener une enquête approfondie pour en savoir plus sur ce secteur. Même si les distributeurs — qui ne sont pas habitués à collaborer à ce genre d'enquête — n'ont pas répondu avec autant d'empressement que la SODEC le souhaitait, il n'en demeure pas moins que, avec un taux de réponse de 39,6 %, M. Ménard a jugé qu'il était en mesure de faire des observations réalistes susceptibles d'augmenter notre connaissance du marché du livre.

Le premier point à souligner est l'indéniable capacité des distributeurs de gérer un inventaire considérable de livres. Ces distributeurs, au nombre de 48, font affaire avec 650 éditeurs québécois (actifs, anciens et autonomes) et 4 200 éditeurs canadiens et étrangers. Ils doivent inventorier 30 000 nouveaux titres annuellement, dont près de 4 000 publiés au Québec. Bien organisés, efficaces, ces distributeurs ont un chiffre d'affaires de 365 millions de dollars et affichent généralement des profits.

Mais il y a plus intéressant. On apprend par exemple que « les ventes moyennes par titre des éditeurs québécois sont deux fois et demie supérieures à celles des titres étrangers » (p. 174). De même, l'enquête révèle que « le taux global de retour [est] sensiblement inférieur pour les livres d'éditeurs québécois (28,3 %) que pour ceux des éditeurs canadiens et étrangers (32,6 %) » (p. 172).

En somme, la distribution du livre québécois est en meilleure posture que celle des livres étrangers. C'est tout à notre honneur si l'on considère que les ventes de livres québécois ont connu une hausse vertigineuse puisqu'elles sont passées de 5 % du chiffre global des ventes au début des années soixante pour atteindre actuellement 43 % du marché total du livre (dont 35 % pour la littérature générale et 60 % pour le marché scolaire).

Et que ceux qui nous rabattent sans cesse les oreilles au sujet de l'excessive générosité de nos gouvernements sachent que « l'aide gouvernementale [...] représente 9 % à 10 % du total des revenus pour les segments jeunesse et littérature générale » (p. 146). Quant à l'édition scolaire, les subsides gouvernementaux représentent moins de 6 % de ses revenus.

Surproduction

Seule ombre au tableau : la surproduction mise de l'avant pour contrer un marché dépressif car, nous dit l'auteur, « les revenus réels des éditeurs stagnent depuis 1989 » (p. 143).

Cette surproduction est manifeste lorsqu'on fait des comparaisons avec d'autres pays. Ainsi, le nombre de titres publiés par tranche de 100 000 habitants s'établissait au Québec à 51 en 1999 alors qu'il n'était que de 20 aux États-Unis, que de 34,1 au Canada (hors Québec). Seule la France talonnait le Québec, sa proportion s'élevant à 47,6. (p. 129).

Dans le domaine qui nous intéresse, c'est-à-dire la littérature, on peut parler d'une explosion. En 1989, il s'était publié 212 romans ; en 1999, 462. C'est plus du double. Dans ce contexte, Marc Ménard en arrive au constat que

l'accroissement phénoménal du nombre de nouveautés [elles ont doublé en quinze ans] et la baisse concomitante des ventes moyennes par titre alourdissent considérablement le système et poussent à la hausse les coûts unitaires de tous les intervenants. (p. 112)

Il poursuit un peu plus loin :

La fuite en avant [accroître le nombre de nouveautés] et la hausse des prix constituent dès lors les deux voies de sorties les plus évidentes pour un éditeur placé devant ce problème. Toutefois, cette solution individuelle, lorsqu'elle est appliquée par tous, ne fait évidemment qu'aggraver le problème collectif.

Le problème collectif dont parle Marc Ménard, c'est celui que je pointais du doigt dans l'éditorial que je signais dans le numéro 97 (Printemps 2000, p. 5) au sujet de l'augmentation des parutions de romans québécois. Cet éditorial a été mal perçu. Certains ont cru que, corporatiste, je voulais bloquer la voie d'entrée aux nouveaux éditeurs. La vérité est que j'étais inquiet de la baisse de qualité des romans publiés : si trop de romans refusés massivement par plusieurs éditeurs se retrouvaient comme par enchantement publiés par des éditeurs de seconde zone, c'est que peut-être il y avait trop d'éditeurs pour une population aussi restreinte que la nôtre. Pour en avoir le cœur net, j'ai demandé à Francine Bordeleau de préparer un dossier sur cette question dans le présent numéro. Si son enquête révèle à l'évidence que les maisons d'édition poussent comme des champignons au Québec, elle en arrive cependant à la conclusion qu'un certain nombre d'entre elles apportent vraiment du neuf à notre institution. Si tel est le cas, alors je dis bravo.

La loi 51

Bien sûr, il est question de beaucoup d'autres sujets dans ce livre destiné principalement à ceux qui œuvrent au sein de cette industrie. Chacun des intervenants (l'éditeur, le distributeur-diffuseur, le libraire) fait l'objet d'un chapitre dans lequel M. Ménard y va de synthèses éclairantes.

Cela dit, et une fois ma lecture terminée, l'élément qui m'a paru le plus significatif dans ce livre est sans doute le constat que la loi 51 votée en 1981 a été un événement historique. Cette loi qui visait à protéger l'industrie du livre de la domination étrangère a littéralement sauvé l'édition québécoise et permis à toutes les parties d'y gagner au change, particulièrement les libraires qui, soulagés de la concurrence déloyale que leur livraient les grands éditeurs étrangers, ont pu reprendre leur place d'intermédiaire entre l'éditeur et les institutions publiques qui s'approvisionnent en livres.

Même si cette loi est parfois contournée, même si elle est toujours perfectible, elle a incontestablement donné le coup d'envoi à la consolidation de notre culture nationale. Il a suffi d'un peu de courage et d'une certaine fierté pour y parvenir et remettre sur ses rails une industrie nationale qui était moribonde.

Le directeur

André Vanasse

1. Marc Ménard, *Les chiffres des mots. Portrait économique du livre au Québec*, Montréal, Société de développement des entreprises culturelles du Québec, coll. « Culture et économie », 2^e trimestre 2001, 252 p.

H O M M A G E

Marie Cardinal : les mots pour la dire

Quelle est la matière d'une vie ?

Marie Cardinal, *Amour... amours...*

C'EST SANS DOUTE À CETTE QUESTION que Marie Cardinal a voulu répondre, de livre en livre, retraçant les multiples morceaux qui forment, à la fin, une fresque fragmentaire d'un parcours aussi riche que mouvementé. La mort récente de cette femme intelligente, sensuelle, généreuse et acharnée convie à la relecture de ses textes sortis de la tourmente, de l'angoisse et de la révolte.

Avec ses romans qui s'apparentent souvent au journal intime ou à la confession, et dans une écriture qui nous happe, nous prend à bras-le-corps, Marie Cardinal nous aura donné des documents-vérités bouleversants et des leçons de vie percutantes. Ses autofictions (comme on les qualifierait aujourd'hui) mettent en scène les « mots clés » de son itinéraire humain et littéraire, la matière même de cette vie exceptionnelle. Déjà avec *Écoutez la mer* (1962, Prix international du premier roman), elle crie son attachement indéfectible au pays de tous ses amours : l'Algérie. Elle le portera comme un talisman, d'un livre à l'autre, comme la version rêvée du paradis perdu, mais sans cesse retrouvé, par la prégnante poésie des mots qu'elle fait jaillir de la mémoire première, celle du corps : « Je suis née dans ce rythme-là, il est en moi, il n'y a que lui que je sente bien. » (*Une vie pour deux*, 1978) Matière première dont l'auteure prélèvera les plus grandes douleurs comme les plus hautes joies pour nous les faire partager. Elle en dira la vérité aveuglante comme son soleil, celui-là même qu'elle traquera dans son travail sur les tragédies de Sophocle et d'Euripide (*La Médée d'Euripide*, 1986). Avec une justesse d'émotions qui touche aux profondeurs de l'âme humaine en ce qu'elle a de meilleur et de pire, elle en livrera les mystères et les secrets. Adoré, cruellement analysé (la guerre d'Algérie sera pour elle un traumatisme fondamental), magnifié par le souvenir, le pays lui servira d'ancrage fictionnel. Car ici, le vivre-écrire est une formule qui s'incarne.

Issus de ce terroir naissent deux livres incontournables relatant le corps-à-corps avec la mer / mère : *Les mots pour le dire* (prix Lettré 1976) et *Autrement dit* (1977). L'autopsie de la relation mère-fille que l'auteure y

opère fabrique un « parler-vrai » qui remonte à la source de la première blessure : le manque d'amour. Paroles guérissuses qui défont les nœuds pour créer des liens. L'auteure garde en bouche jusqu'au dernier livre ce mot de la quête existentielle : l'amour. Celui de la mère, oui ; mais celui du père aussi dont elle cherchera sans fin à dessiner la figure absente. Toujours une brève apparition de cet homme mythifié, et c'est à lui qu'elle consacrera son dernier roman, à savoir *Amour... amours...* (1998), comme si elle se préparait pour un dernier adieu, et ce sera effectivement son dernier livre. La Provence y sera la dernière métaphore du pays natal, à laquelle Marie Cardinal, conteuse habile, prendra un plaisir certain d'en dire les mots et les sens. Éternel envoûtement du langage auquel l'auteure accorde droits et pouvoirs, dont elle tire tous les bonheurs. D'un livre à l'autre, la même jouissance à remettre en jeu la parole :

Écrire, écrire, écrire. Pour partager, pour exorciser, pour travailler. Petites lettres, petits mots, petites pages, petit ouvrage de rien du tout, de tout.

Dire, dire, dire, dire. Pour entendre des sons, pour entendre des mots, pour les sentir rouler dans les joues, pour que la langue les suce, pour que les lèvres les baisent. Pour que la gorge les crache. (Amour... amours..., p. 101)

Matière de toute une vie, l'amour, l'amour des mots. Le livre comme une parole donnée et tenue. L'amour, car il n'y a que ce mot pour sauver de l'angoisse de la décomposition, de la bêtise humaine comme de la barbarie contemporaine. Car l'auteure a constamment associé sa précaire existence à celle des autres humains. Il faut relever la réussite exceptionnelle d'écriture de *Comme si de rien n'était* (1990) qui témoigne de ce souci impérieux qu'elle a toujours eu de la vie et des gens qui l'entourent. Amour du vivant serait une expression idoine pour dire celle qui a continuellement senti l'urgence de capter la beauté de chaque jour, d'en préserver les petits bonheurs comme les grandes cruautés. Au-delà de la disparition de Marie Cardinal nous reste « le grain de sa voix », grave, chaude et rauque pour dire qu'elle aimait la vie à mort : « La mort va me guérir avec des herbes inconnues. Elle ne me fait pas peur, elle me protège. » (*Écoutez la mer*, 1962). Dans cet ailleurs, Marie Cardinal rejoint la dérive des âmes exceptionnelles, car « les gens n'habitent pas leur cadavre » (*Les mots pour le dire*, 1975).

Louise Cotnoir